

Ellen osant pour la première fois lever les yeux sur lui quel est le nom de mon sauveur ?

Ce fut en rougissant, et avec une hésitation dont Ellen fut frappée, qu'il répondit :

« Henry Ashton. »

Pourtant le jeune homme n'avait aucun sujet de rougir ni d'hésiter.

Henry Ashton avait été adopté en bas âge par son oncle, un des plus riches fermiers du domaine de Carrow, ou plutôt il avait été imposé à la bienveillance de ce brave homme par son frère, individu sans principes, qui avait gaspillé depuis longtemps dans le vice et la débauche sa part du commun patrimoine. Heureusement pour le petit abandonné, son oncle n'avait pas d'enfant. Après l'avoir d'abord supporté par charité, le digne fermier et sa femme en vinrent peu à peu à l'aimer et Henry n'était pas depuis un an sous leur toit hospitalier, qu'ils eussent considéré toute réclamation de la part de son père comme le plus grand malheur qui leur put arriver. Mais cette réclamation paraissait peu probable, attendu que, depuis le jour où l'enfant avait été abandonné à leur soins, jusqu'au commencement de notre histoire, jamais son père n'avait donné de ses nouvelles.

Dès son enfance, Harry (comme dame l'appelait ordinairement) annonça une grande fermeté de caractère, et une persévérance remarquable. Quoique d'un naturel affectueux (car il aimait ses parents adoptifs comme s'ils en avait reçu la vie), il ne disait jamais : « Je veux, » qu'il me restât fidèle à sa parole, lors même qu'un châtimement devait se résulter. Son oncle et sa tante s'accoutumèrent enfin si bien à sa singularité, que, lorsqu'une fois leur neveu avait prononcé ces paroles sacramentelles ; « Je veux, » il ne s'opposait plus à sa volonté, et cessaient même de lutter contre elle, sachant bien que c'était inutile.

Toutefois, pour rendre justice à Harry, il faut observer qu'il les prononçait rarement en opposition aux désirs de ses parents.

Il est probable que, sans cette singularité d'humeur, il n'eût jamais reçu d'autre éducation que celle de l'école du village. Ici son indomptable volonté lui fut d'un grand avantage ; ce fut la première sérieuse occasion de sa vie où elle lui rendit un service réel.

Quand le petit Harry eut environ onze ans, un jour qu'il jouait à la crosse avec quelques fils du fermier, et de la « gentry » du voisinage, une dispute s'éleva sur la manière dont la balle avait été donnée : les uns disaient qu'elle avait été bien donnée, les autres soutenaient le contraire.

Parmi eux de cette dernière opinion était le fils de Peter Impey, l'avoué du village.

« La balle était pourrie, dit-il, et naturellement vous devez m'en croire. »

— Pourquoi cela demanda notre héros dont l'esprit n'était pas assez logique pour arriver à la même conclusion.

— Parce que je suis gentleman.

— Et moi ne le suis-je pas ? répliqua haïssamment Henry Ashton.

— Non répondit, le petit fat ; vous fréquentez l'école du village tandis qu'on m'envoie en pension ; vous n'apprenez à lire et à écrire, moi j'étudie le latin et le grec.

— Le latin et le grec vous font-ils gentleman.

— Sans doute.

— Alors je veux les apprendre aussi.

— C'est impossible, s'écria le jeune Impey d'un air de triomphe. Il n'y a personne au village si ce n'est le recteur, M. Orme, qui puisse vous les enseigner, et il ne prend pas d'élèves... il est assez riche sans cela. Papa voulait qu'il me prit, mais le recteur refusa.

— Peut-être que vous ne lui plaisiez pas ? dit Harry simplement.

— Je suis sûr que vous ne lui plairez pas d'avantage, répliqua le fils de l'avoué. Papa dit qu'il n'a jamais aimé les bécasses.

— Il aime les bécasses ! s'écria le neveu du fermier ; alors je suis sûr qu'il m'apprendra le latin et le grec. »

Et, sans attendre la fin de la partie, il s'éloigna en rêvant.

« Quest-ce qu'il y a, mon homme ? demande dame Ashton au fermier en le voyant arriver d'un air mécontent pour le repas du soir. Les vaches sont-elles malades ? »

— Non, c'est encore ce garçon.

— Harry ?

— Oui ; il veut apprendre le grec ; il dit qu'il veut, et il m'a tourmenté pour que je parle au ministre. »

Si le fermier n'avait pas eu soin de dire à sa femme que le neveu avait prononcé des paroles qui rendaient sa résolution irrévocable, peut-être sût-elle cherché à l'ébranler. Mais, connaissant bien l'inutilité de cette tentative, sa première pensée fut alors de seconder les désirs de l'enfant.

« Pour sur, fermier, dit-elle, je ne vois pas pourquoi notre Harry n'apprendrait pas ce grec, si ça lui fait plaisir. Le fils de Willis apprend bien le violon, et nos moyens nous permettent cette dépense aussi bien qu'à lui. D'ailleurs ça nous amusera peut-être les soirs d'hiver. »

— C'est assez vraisemblable, quoique je ne sache pas au juste ce que c'est que le grec ; mais je suppose que ça ne peut pas vous vous faire grand mal, autrement le ministre ne l'aurait pas appris. S'il faut qu'il l'apprenne il l'apprendra ; mais du diable si c'est moi qui en fais la demande au ministre »

Mistress Ashton garda prudemment le silence ne voulant pas se compromettre par une opinion décidée, avant d'avoir questionné son neveu à ce sujet et éclaircir ce que c'était que ce grec mystérieux qu'il voulait absolument apprendre.

Le lendemain matin, à trois heures, Henry Ashton et son premier ministre et confident, Joe Beans, le garçon de charrie, qui avait trois ans de plus que lui, s'échappèrent de la ferme, emportant le fusil du fermier. La saison était encore peu avancée : mais s'il y avait moyen de trouver un couple bécasses sur le territoire de la commune, Henry et Joe savaient où les chercher.

« Je crois pas que nous en trouvions, dit Joe en bâillant. »

— La suite au prochain numéro. —